

Orpheline de père à l'âge de neuf ans, sa vocation d'infirmière est sans doute née de ce drame intime vécu comme un premier déchirement. 20 ans plus tard, c'est en Indochine qu'elle va révéler sa personnalité exceptionnelle qui fera l'admiration du monde entier : devenue convoyeuse de l'air dans l'armée française, elle est mutée au Tonkin en 1953, alors que les vents de l'indépendance soufflent sur cette terre où la République règne en maître. Ho Chi Minh a déclaré la guerre à la France sur fond de marxisme, et bientôt la mère des batailles doit se jouer à Diên Biên Phu, dans cette cuvette de 18 kilomètres sur sept ceinturée par neuf hautes collines. Un point stratégique pour les Français qui veulent empêcher le Viet-minh communiste de progresser vers le Laos et ses réserves de riz.

Geneviève de Galard y atterrit au petit matin du 28 mars 1954, alors que le Général Giáp et ses 100.000 bodoi cachés à flanc de colline ont lancé depuis quinze jours leur offensive sur les 15.000 Français piégés dans la plaine. L'infirmière est censée y faire une simple rotation, prendre en charge les blessés du jour et repartir aussitôt vers Hanoï où ils sont attendus à l'hôpital Lanessan. Mais son avion a été endommagé à l'atterrissage. Le temps d'effectuer quelques réparations, il est repéré par les Viets qui engagent l'appareil et le pulvérisent. Elle espérera encore pouvoir repartir le lendemain, sans succès, et bientôt, c'est le 30 mars et l'offensive des cinq collines : un déluge de feu s'abat sur le camp, empêchant définitivement tout aéronef de décoller ou de se poser. Geneviève de Galard est désormais prisonnière à Diên Biên Phu, tout comme Castries, Bigeard, Langlais et Bréchignac.

C'est alors qu'elle va révéler au monde son tempérament exceptionnel : au cœur de la bataille, les blessés arrivent tous les jours plus nombreux à l'antenne médicale où elle a offert ses services. Avec le médecin-commandant Grauwin, la jeune femme qui n'a pas encore 29 ans tente de défier la mort dans un réduit sous-terrain mal ventilé, au milieu de la boue et de la pénombre. Les conditions de vie sont abominables, la terre tremble à chaque explosion d'obus au phosphore et les cadavres jonchent la terre retournée. Son quotidien est peuplé de scènes d'horreur : les blessés s'amoncellent entre les lits, sur le sol boueux, dans les couloirs, à ses pieds alors que l'odeur est abjecte, la chaleur suffocante, et que les bactéries pullulent. Jour après jour, heure après heure, l'infirmière ne pense qu'à prodiguer ses soins à tous ces soldats français dont le sang inonde la terre tonkinoise. Elle ne dort plus, mais elle est courageuse et tente l'impossible alors que les avions ravitailleurs n'arrivent presque plus à approcher le camp. Elle accourt, va de lit en lit, administre des piqûres, cherche la morphine quand il en reste, refait des pansements, caresse un front, donne à boire.

Lorsqu'elle en a le temps, elle allume les cigarettes de ceux à qui la guerre a arraché les mains. Deux fois par jour, elle change les gazes souillées et décolle avec une infinie précaution les pansements des amputés. Sa douceur rend supportables ces soins qui prennent des heures et ces journées qui sont des supplices. Au cœur de la guerre, Geneviève s'oublie, puise dans ses forces morales, ne se plaint jamais, et se consacre désormais à chaque blessé qui réclame sa présence. Car tous cherchent son visage rassurant. Lorsqu'elle a fini d'assister le chirurgien qui a amputé des dizaines de sacrifiés, elle lit le courrier de ceux que l'épuisement a gagnés. Jamais elle ne refuse ses yeux et sa voix à celui qui les lui demande. Déchiffrant chaque missive dans l'abri sans lumière, elle transmet les nouvelles des familles et du pays. Le temps d'une lettre, elle se fait mère, sœur, épouse. Chaleureuse et rassurante, elle abolit les distances, dissout l'absence et comble le vide, incarnant pour tous les blessés l'amie intime et désormais le seul lien à la mère patrie. Car Diên Biên Phu est coupé du monde, et Geneviève est la seule femme française présente auprès de ces blessés.

Lorsque la chute s'annonce le 7 mai, elle refuse de quitter ses compagnons et n'accepte son rapatriement que 17 jours plus tard. Viendra ensuite le temps des lauriers, la une de *Paris Match*, les médailles remises par le président Eisenhower ou les autorités françaises. Elle refusera les ponts d'or offerts par Hollywood pour raconter son histoire.

Mariée à Jean de Heulme, elle aura trois enfants et continuera à être vénérée dans les armées, notamment par la Légion étrangère. Tant d'honneurs qui n'auront jamais fait tourner la tête de celle qui, jusqu'à ses derniers jours à Toulouse, ne cessera de dire :
«Je n'ai fait que mon devoir»